

Maurice Blondel, *Oeuvres complètes, vol. I : 1893. Les deux thèses*, [texte établi et présenté par Claude Troisfontaines], Paris, P.U.F., 1995, 760 p.

Alain Létoumeau

Volume 24, numéro 1, printemps 1997

Avez-vous lu Rawls ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027437ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027437ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Létoumeau, A. (1997). Compte rendu de [Maurice Blondel, *Oeuvres complètes, vol. I : 1893. Les deux thèses*, [texte établi et présenté par Claude Troisfontaines], Paris, P.U.F., 1995, 760 p.] *Philosophiques*, 24(1), 200–203.
<https://doi.org/10.7202/027437ar>

Maurice Blondel, *Œuvres complètes*, vol. I : 1893. *Les deux thèses*, [texte établi et présenté par Claude Troisfontaines], Paris, P.U.F., 1995, 760 p.

Ce premier volume des *Œuvres complètes* de Maurice Blondel (1861-1949) est composé des deux thèses de ce dernier, d'abord la thèse française intitulée *L'action. Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, qui a rendu célèbre son auteur. On a simplement repris le texte publié d'abord en 1893 chez Félix Alcan. Ensuite, nous trouvons la thèse latine *De Vinculo substantiali et de substantia composita apud Leibnitium* accompagnée de sa traduction révisée pour l'occasion (*Le lien substantiel et la substance composée d'après Leibniz*). Grande première, cette publication des deux thèses dans un même volume est fort heureuse, car celles-ci ont plus de liens qu'on ne le pense généralement. C. Troisfontaines, directeur du Centre d'archives Maurice Blondel (Louvain-la-Neuve), a agi comme traducteur, a réuni les textes et composé l'appareil critique. Il est responsable de la publication des *Œuvres complètes* en collaboration avec les P.U.F. Cette édition doit comprendre 9 volumes et peut-être un dixième (comprenant les écrits publiés sous pseudonyme). On donne à Blondel, classique de la philosophie française et universelle, cette édition qui sera

précieuse et que son œuvre mérite. Les excellentes introductions et notes critiques permettent aussi bien d'avoir un aperçu sommaire de l'ensemble de l'œuvre blondélienne, par l'annonce des publications à venir, que de situer les deux thèses publiées ici dans leur contexte.

Soulignons à ce sujet l'intérêt des deux textes placés à la suite des thèses : d'abord « Une soutenance de thèse », article signé J. Wehrlé et paru en 1907 mais qui est de la main de Blondel. Ce texte livre la reconstruction blondélienne de la soutenance, à deux moments différents : à partir du manuscrit des notes prises après soutenance (daté de 1893) et à partir de l'article signé Wehrlé, qui se répondent page à page. Blondel y fait face aux objections et remarques de Boutroux, Séailles, Brochard et Janet. Nous trouvons à la suite la recension d'Élie Halévy, « Compte-rendu de la soutenance de la thèse latine », originellement destinée à la *Revue de métaphysique et de morale*, sans doute refusée par celle-ci à cause de sa longueur (la recension de Léon Brunschvicg de la thèse française comptait deux pages). Ces deux textes permettent de retrouver plusieurs des débats que les thèses de Blondel, surtout *L'action*, ont soulevés à partir du moment de leur publication.

L'action (1893) est un effort de philosophie intégrale, dont la première phrase dit déjà toute la visée : « Oui ou non, la vie a-t-elle un sens, et l'homme a-t-il une destinée ? ». On peut voir dans *L'action* un effort pour explorer systématiquement les divers lieux de l'action, considérés comme porteurs d'un sens à découvrir, c'est-à-dire à la fois une signification et une direction. Poussées à leur terme, ses analyses révèlent aussi une « déconstruction » (vocabulaire qui n'est évidemment pas blondélien) systématique des prétentions de ces lieux d'action. Selon Jean Ladrière, il s'agit dans ce livre d'un exode hors du domaine des représentations, d'une pérégrination. Il est certain que Blondel n'est pas un « philosophe de la représentation » et que son texte induit un constant départ. Il s'agit des luttes de la volonté, de la division intérieure et d'un effort constamment repris de réunification ; toutefois, on aurait tort de limiter ce travail véritablement dia-logique selon nous aux seules limites de la volonté personnelle. La dialectique du vouloir est retrouvée partout où se trouve l'action, qui prend un sens englobant.

On a fait grand cas, lors de la soutenance de thèse, de la possibilité de voir dans cet ouvrage un effort apologétique. C'est une méprise, *L'action* demeure de nature philosophique et se situe en deçà de la profession de foi ou de la simple apologétique. Blondel, en effet, ne va pas au delà de ce qu'il appelle les exigences de l'action, qui inclut un ultime dépassement après que toute la série des phénomènes a été explorée. Il place son lecteur devant l'exigence entière de l'action et devant une option fondamentale seule décisive, qui a selon lui une portée « auto-ontologique ». C'est la notion d'infini qui est l'enjeu et le pivot du livre, avec toute sa richesse pascalienne, même si Blondel est loin du simple « pari de Pascal ». On a pu dire, à bon droit, qu'il s'agissait dans la thèse de Blondel d'une véritable phénoménologie de la volonté (Ulrich Hommes), et ce n'est pas exagéré, car Blondel explore l'un après l'autre les divers paliers de l'agir humain, les espaces où l'agir peut être retrouvé, pour y voir les exigences de la « volonté » développées tour à tour.

La discussion d'ouverture avec l'esthétisme et le dilettantisme de la fin du XIX^e siècle (première et deuxième partie), attitude très répandue alors et inspirée d'un côté par la littérature (par exemple, Tolstoï et ce qu'on a appelé le néo-christianisme) et de l'autre par la philosophie de Schopenhauer, permet à l'auteur de montrer que l'on ne peut pas ne pas vouloir : c'est dans la nature de l'action humaine que de se poser, même dans l'apparente négation. À partir de

cette affirmation première, qui dévoile la nécessité de l'action, se développe peu à peu la contradiction originaire entre ce que Blondel appelle la volonté voulante et la volonté voulue. Chaque fois, Blondel arrivera à retrouver l'affirmation dans la négation, à montrer le chemin du dépassement dans la limite. Quoi qu'on fasse, demeure un *sursum*, un supplément de la volonté profonde face aux divers lieux d'exercice de l'action. Blondel reconstruira dans la troisième partie les exigences propres de l'agir sur chaque palier exploré tour à tour. Chaque niveau appelle un passage à un niveau supérieur, qui est impliqué par le niveau précédent : nous passons ainsi d'abord de la science positive à la nécessité d'une science subjective (première étape), du sensible à la volonté, puis à l'opération ou « expansion extérieure de l'action » (deuxième et troisième étapes). La critique épistémologique exposée par Blondel dans la Première étape a assez bien tenu la route ; elle était nourrie des débats tenus avec Pierre Duhem, qui a été son collègue à l'École Normale. Les étapes deux et trois ont sans doute plus mal vieilli, peut-être plus par le détail de l'argumentation que par sa portée. Elles dépendent souvent d'une réflexion psychologique aujourd'hui reléguée aux oubliettes — entre les thérapies hypnotiques pré-freudiennes et « la synthèse organique et mentale ». À ce sujet, Blondel est un témoin vivant des sciences de son temps. De plus, à l'heure des éthiques centrées sur le langage ou sur les normes, ces réflexions relèvent d'une philosophie morale qui donne toute sa place à la subjectivité, quoique le vouloir prenne des extensions tantôt cosmiques, tantôt sociales et finalement ontologiques. M. Jouhaud a montré les liens complexes d'union et de différenciation qui caractérisent les relations de Blondel avec Kant ; en deux mots, il le juge insuffisant mais utilise souvent ses catégories et sa problématique. Ensuite, nous passons en quatrième étape de « l'action individuelle à l'action sociale », partie très riche avec ses notions de « coaction » et ses réflexions sur les influences et coopérations sociales. Il devance, à bien des égards, la philosophie contemporaine en réfléchissant l'action comme une interactivité communicationnelle. À propos du social, Blondel se montre le contemporain, au sens fort, d'Émile Durkheim, et aussi bon républicain malgré son catholicisme : il y a une « volonté générale » qui s'exprime dans l'action sociale, et l'on trouve même quelques allusions à une conscience collective que Blondel s'efforcera d'effacer dans la suite de son œuvre, même s'il n'y a aucune raison de soupçonner une influence durkheimienne sur ses thèses. Des insuffisances de l'agir social nous passons (cinquième et dernière étape) à l'action « superstiteuse », section qui est une critique de la religion spontanée, de la tendance idolâtrique. Peu à peu néanmoins, au fil des analyses, l'infinité des désirs et du vouloir s'est dévoilée. Le vouloir doit s'épancher et ne trouve pas de répondant à sa hauteur véritable. Il faut alors décider du sens à donner à ce supplément de vouloir inassignable, également à la nécessaire altérité constitutive de toute conscience, à l'infinité du vouloir. C'est l'enjeu de la quatrième partie, qui voit tour à tour la volonté contredite et affirmée. Elle tourne autour de ce qu'Anselme de Canterbury appelait l'*unum necessarium*, qui prend ici la figure d'un infini qu'on ne peut pas ne pas impliquer dans notre action, et qui fait l'enjeu de l'option (II. L'alternative). La voie qui consisterait à dénier la réalité externe de l'infini pour n'en admettre que la réalité interne serait contradictoire, tente de montrer Blondel. Le propre de cet infini n'est pas de subsister en soi quelque part, mais bien plutôt d'être impliqué par l'action morale elle-même, de surgir de la nécessité intérieure de l'action. Si nous accordons à cet infini un sens plénier, qui ne s'épuisera pas dans la subjectivité mais conjuguera transcendance et immanence, l'option est positivement résolue et se pose ensuite la question de la possibilité d'une révélation et même d'une religion déterminées. Sont ensuite regardés tour à tour, dans la cinquième

partie ajoutée après soutenance, la notion de « dogmes » devant la « critique philosophique », la « valeur de la pratique littéraire » et « le lien de la connaissance et de l'action dans l'être », ultime réflexion ontologique où Blondel redonnera à chaque niveau exploré précédemment sa consistance propre. Ce qu'il avait opposé dans la troisième partie à un plan purement construit (qu'il appelle « plan phénoméniste »), il en affirme maintenant la consistance ontologique.

La thèse latine est beaucoup plus technique dans sa nature ; elle a eu beaucoup moins d'échos que la thèse française. Il s'agit d'une discussion serrée à partir de la correspondance entre Leibniz et Des Bosses sur le problème du *vinculum substantiale*, le lien substantiel. Celle-ci se pose manifestement, comme Troisfontaines l'a bien vu sans beaucoup le marquer, en termes herménéutiques. Blondel en a toutefois souligné à plusieurs reprises l'importance, y voyant une « cellule-mère » de la thèse française. Cette importance, en effet, ne saurait être négligée, même si l'interprétation blondélienne des thèses leibniziennes demeure très personnelle, comme l'a rappelé récemment Marc Leclerc. Blondel s'attache à montrer que cette hypothèse n'a en fait que secondairement à voir avec le problème de la transsubstantiation, ce qui était tenu en général par les commentateurs de Leibniz : elle a plutôt à voir avec l'unité des substances composées elles-mêmes, avec la spécificité du réel face au simple possible, avec l'ordre des existants qui n'est pas celui des essences. La thèse sur Leibniz a d'importantes conséquences. Si le lien substantiel, qui est le *Vinculum*, n'ajoute rien à l'essence, étant le résultat de la pure volonté du meilleur de Dieu, c'est qu'il n'est pas sur le même plan que les monades, qui sont de l'ordre des possibles et du calculable, et sont l'objet de l'entendement divin. Elle peut ne rien ajouter à l'essence et pourtant donner réalité, faisant que cent thalers réels diffèrent de cent thalers possibles sans représenter un autre nombre. C'est la *réalité* du lien entre l'essence et le phénomène, et tout aussi bien du lien en Dieu entre son vouloir et son entendement, qui est le véritable problème du système leibnizien pour Blondel, problème auquel la théorie du *Vinculum* viendrait répondre. Séparer ainsi, pour les réunir ensuite par le lien, le possible et le réel permet à Blondel de dire que ce qui admet le calcul le transcende pourtant. À notre avis, cette réflexion rend possible dans la thèse française aussi bien le calcul de la dette que la possibilité même de l'option devant l'Unique nécessaire.

Alain Létourneau

Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie
Université de Sherbrooke
